


échelle que lui-même, qui comprendrait l'avant du temps comme quelque chose de temporel, ce qui est un paradoxe insurmontable) ni destination ; le temps, infini et donc inorienté, est étranger à la notion de causalité qui fonde l'Histoire.

La quête de l'origine prend ici la forme d'une traduction-interprétation sans cesse répétée, révélant bien plus un hiatus, marqué par les parent



lisons ainsi, dans un commentaire métaphorique qui n'est pas sans rappeler celui de Quignard sur le temps auroral :


Le jour est, chaque matin, comme une chemise propre sur notre lit ; le tissu, incomparablement fin, incomparablement épais, d'une prophétie bien p

## *L'Ange dans la tempête*

Le passage le plus connu de « Sur le concept d'Histoire » de Benjamin met précisément l'accent sur les ruines qu'amoncelle l'avalanche du temps, la masse du perdu dont le volume augmente à l'infini :

Il existe un tableau de Klee qui s'intitule « Angelus Novus ». Il représente un ange qui semble sur le point de s'éloigner de quelque chose qu'il fixe du regard. Ses yeux sont écarquillés, sa bouche ouverte, ses ailes déployées. C'est à cela que doit ressembler l'Ange de l'Histoire. Son visage est tourné vers le passé. Là où nous apparaît une chaîne d'événements, il ne voit, lui, qu'une seule et unique catastrophe, qui sans cesse amoncelle ruines


0354592562.53414(s)-1a00«242.867242.867 t-0.95641



(2002 I 43). Autrement dit, le passé est nécessairement aporétique, tributaire de la mémoire humaine, personnelle et collective : il n'est que c







à terre (Benjamin, 2000 III 441). C'est ce qui est encore permis à l'égard du perdu : se souvenir du poids de la perte, le sentir dans nos os.

Préserver la désorientation du temps est un geste militant chez Quignard, geste qui lutte contre l'irréversibilité, non du passé, mais de l'avenir, qui « perturbe l'idée même d'avenir » (2001 128). Avec peut-être le texte de Benjamin à l'esprit, Quignard lance à Chantal Lapeyre-Desmaison « moins de progrès, plus de futur » (2001 128), puis précise dans

: « l'allergie à la dépendance, le discrédit de l'antériorité, l'élimination du jadis, telles sont les thèses du progrès », celles qui fondent un à-venir radieux sur la linéarité victorieuse du temps (2002 I 129).

Se défaire de l'idéologie du progrès est ainsi nécessaire pour lutter contre la catastrophe, pour faire, selon la formule de Benjamin, « éclater le continuum de l'Histoire » (2000 III 441). Cet instant prophétique, **messante**







concept d'Histoire », le philosophe approfondit de la sorte la notion de principe constructif, qui selon lui « permet de la représenter [l'histoire universelle] en parties. Autrement dit, c'est un principe monadologique. Dans l'histoire sainte, il existe quelque chose de semblable » (1991 350). C'est donc bien une écriture en bris, en monades que Benjamin avait en tête, où le désir affamé est plus qu'une expérience : une communion hagiographique avec les martyrs de l'Histoire, ou, selon le terme de Quignard, une extase, une perte de soi dans la tempête qui souffle du paradis. L'écriture messianique ouvre ici à une dimension mystique, un paradis perdu entrevu, dont Benjamin commente la forme même en notant : « l'idée de la prose recoupe l'idée messianique de l'histoire universelle » (1991 350). L'écriture monadologique, par sa structure corpusculaire, déchaînant le récit, est nécessairement une œuvre prosaïque, un langage nu, dont Walter Benjamin affirme plus loin, comme en résumé de sa pensée :

Le monde messianique est le monde de l'actualité intégrale et, de tous côtés, ouverte. Ce n'est qu'en elle qu'existe l'histoire universelle. Mais non pas en tant qu'une histoire écrite, plutôt accomplie comme une fête. Cette fête est purifiée de toute solennité. Aucune espèce de chant ne l'accompagne. Sa langue est une prose intégrale, qui a fait sauter les chaînes de l'écriture, et est comprise de tous les hommes (comme la langue des oiseaux par les enfants bénis des fées). (1991 355)

La prose ici recherchée, « intégrale », débarrassée des ors du progrès, des fioritures du récit, de « l'histoire écrite », est une façon de théologie négative, en même temps que quelque chose comme la langue retrouvée des anges.

Si elle nous est accessible comme le sont, dans les contes, les langues du jardin au fond de la nature, du paradis au fond du jardin pour les « enfants bénis des fées », c'est que l'est précisément le sans-récit, l'être anté-langage. « Le temps est un enfant qui joue. Ce n'est pas un adulte qui contemple. Ce n'est pas un enfant qui apprend. C'est un enfant entièrement absorbé par sa danse et sa joie », écrit Quignard ; le temps est, pour l'enfant qui joue, le présent intégral, sans perte ni promesse, sans dimension, et par là même, sans récit : « la méditation [est] en amont de tous les mots de langue » (2002 II 219-220).

L'oiseau dont il comprend la langue n'est-il pas précisément cet être ailé qui ne vole ni ne chante, mais marche et se tait ? Nous retrouvons ici le terme de « méditation » qui désigne chez l'auteur cette activité qui n'est ni tout à fait pensée ni tout à fait fiction, et qui s'accomplit dans . Et c'est peut-être là la spécificité de Quignard : toujours en effet son propos se montre dans son caractère langagier, toujours le langage manque à dire ce qui manque. Chez lui la lucidité sur le temps perdu se redouble sans cesse d'une lucidité sur l'impuissance du langage à la dire ; le paradis perdu reste un décor de carte postale, l'île d'Orplid n'existe que dans les poèmes de Mörike ; rêves et chimères sont les animaux de la reine Basine.

Du secrétaire de Syagrius, dont nous ne savons rien, Pascal Quignard écrit dans le dernier chapitre des : « Je n'ai pas dit la fin de Sofius, le secrétaire ( ) du dernier des Romains. Il est vrai qu'on ignore cette fin. Aussi je l'invente » (193). Dans cette fin



